

Françoise Theillou

*Inédit*

## Les tartines de Bondy

Malraux a caviardé sa préhistoire et, mine de rien, l'ensemble de ses biographes, même les plus affûtés, lui ont emboîté le pas. Bondy l'innommable, l'anathème jeté sur « l'enfance chenille »<sup>1</sup>, l'annulation pure et simple de l'enfant qu'il fut pour avoir été « le fils de l'épicière », bref, l'insoutenable humiliation d'avoir été *calicot*, quand on s'appelle Malraux, tous l'ont avalisée d'un même élan, fascinés qu'ils étaient par une espèce d'antinomie, une réalité à peine croyable, une farce du destin qui ne méritait d'être mise en scène que pour en dénoncer l'horreur. Et d'évoquer « la plus lointaine et grise des banlieues » (Jean Lacouture), « les fréquents brouillards de l'Aulnoy sur le canal de l'Ourcq » invitant à « un spleen d'où serait jailli l'appel à l'aventure dans un bourg qui ne semblait avoir aucune raison d'exister » (Robert Payne), « l'enfance mélancolique et retranchée d'un petit banlieusard fils de divorcés couvé par trois femmes possessives » (Jean Lacouture encore), sa grand-mère, sa mère, et sa tante célibataire. Jean- François Lyotard, à cet égard, nous livre une brillante analyse d'un enfant acharné à échapper « à la promiscuité des jupes », aux « trois mères », à se soustraire « à la glu ». Se donner naissance et ne rien devoir aux femmes, ne plus entendre l'aigre grelot de l'épicerie familiale, passer « d'un destin subi à un destin dominé » (Malraux, *Antimémoires*). Soit. Nul ne pourra jamais contester la cuisante

---

<sup>1</sup> « Depuis que j'observe les papillons, écrit Malraux, je pense que l'homme est le seul qui ait le malheur de se souvenir de son enfance chenille. Un mort pacifié ressemble plus au vivant qu'il était hier qu'un vivant à l'enfant qu'il fut jadis. » *Antimémoires*; OC, t. III, p. 874.

[OC renvoie ici aux six tomes des *Œuvres complètes* de Malraux que Gallimard a publiées dans la « Bibliothèque de la Pléiade » de 1989 à 2010. (NDLR.)]

humiliation de « sortir de la boutique » (il eût peut-être mieux supporté d'être fils de paysan ou d'ouvrier...) d'où procède la rancune envers des femmes qui lui ont, jusqu'à leur fin, tout donné, et d'abord ses mains blanches et fines<sup>2</sup>, ni lui dénier ce besoin d'annulation des origines ou d'« embellissements pathétiques » qui le conduisent à raconter à Clara d'énormes bobards « dont elle ne p[ouvait] que soupçonner la fausseté avant même que le cours des événements ne l'en assurât »<sup>3</sup> : une famille vivant dans le luxe, une mère logeant au Claridge, un grand-père armateur. D'autres pourtant, et non des moindres, ont « assumé » : Aragon disséquant avec une minutie sardonique son histoire d'enfant adultérin, Camus, ombrageux et sincère, revendiquant même l'extrême misère du Belcour. « L'orgueilleuse honte de Rousseau, lit-on pourtant dans *Antimémoires*, ne détruit pas la pitoyable honte de Jean-Jacques mais elle lui apporte une promesse d'immortalité. »<sup>4</sup> Cette métamorphose-là, Malraux en était incapable parce que, s'il reconnaît que « les rêves peuvent appartenir à une enfance qui est le pôle de la vie »<sup>5</sup>, « qu'il n'y a pas de grand art même sans une part d'enfance, et peut-être même de grand destin », l'artiste ne sort pas de l'enfant, le bambin ne donne pas l'écrivain. « Pas un peintre n'est passé de ses dessins d'enfant à son œuvre. »<sup>6</sup> Pour qu'il y ait métamorphose, c'est-à-dire création, il faut qu'il y ait rupture. Position proche de celle de Proust (qui avait aussi beaucoup à cacher) dans le *Contre Sainte-Beuve* : « L'homme qui fait des vers et qui cause dans un salon n'est pas la même personne », résolument anti-freudienne.

En tout état de cause, clivage et intoxication, il y aurait beaucoup à redire, à préciser et à ajouter sur les enfances bondynaises qui nous ont été dépeintes.

---

<sup>2</sup> A Josette Clotis (il était de corvée en 1940 à Provins) : « Je ne savais pas que balayer donnait si chaud ! ». Il reconnaîtra plus tard n'avoir découvert « le peuple » que lorsqu'il fut prisonnier. (Voir à ce propos, dans *Les Noyers de l'Altenburg* les pages sur les soldats parqués dans la cathédrale de Chartres, transposition de l'épisode qu'il vécut lui-même dans celle de Sens.)

<sup>3</sup> Clara Malraux, *Nos vingt ans*, Grasset, 1992. A plus de trente ans, il dit à Emmanuel Berl : « Enfant, je n'ai connu que des humiliations » et, dans un article consacré au *Journal d'un homme de quarante ans* de Jean Guéhenno (OC, t. III, p. 274), il cite cette réponse de Nietzsche à la question de savoir ce qui était le plus important : « Epargner à tout homme la honte. » (*Le Gai savoir*.)

<sup>4</sup> *Antimémoires*, OC, t. III, p. 8.

<sup>5</sup> Discours de Grenoble, OC, t. VI, p. 509.

<sup>6</sup> *Les Voix du silence*, OC, t. IV, p. 496-497. On notera toutefois, qu'en même temps, l'écrivain dit exactement l'inverse de l'adolescence : « Ce qui fait l'artiste, c'est d'avoir été, dès l'adolescence, plus profondément atteint par la découverte des Œuvres d'art que par celle des choses qu'elles représentent, et peut-être des choses tout court ». Et encore la phrase fameuse : « Avons-nous oublié ce que le génie doit à l'adolescence ? » *La Métamorphose des dieux*, OC, t. V, p. 763.

A l'époque de Malraux, Bondy d'abord n'est pas une banlieue au sens où on l'entend aujourd'hui, mais un bourg agricole du nord-est de Paris, commerçant et prospère, rapidement relié à Paris par le chemin de fer. L'ouverture en 1827 du canal de l'Ourcq, avec ses *flûtes* halées par des chevaux et chargées de planches, de fourrage, de charbon, qu'elles acheminent à celui de la Villette auquel il est raccordé, a transformé l'économie de l'ancien relais de poste sur la route de Lorraine qu'il était seulement auparavant.<sup>7</sup> De la forêt d'Ancien Régime infestée de bandits à laquelle il doit sa seule célébrité, la forêt de l'Aulnoy en réalité, il reste peu de chose à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, suffisamment cependant pour que notre auteur parle dans une lettre à un ami d'un « trou » dont «les alentours sont charmants » où «[il] partage agréablement [s]on temps entre le vélo, la lecture et la peinture».<sup>8</sup> Phrase invariablement mutilée dont on ne retient jamais que le premier mot, faisant oublier que l'ignoble Bondy et l'épicerie des femmes Lamy restent, quand il le faut, un havre pour le prometteur et déjà auteur dandy parisien qui n'a pas vingt ans. Un extrait du recensement de 1923, consultable aux archives de la mairie de Bondy, nous livre l'image citoyenne officielle qu'il entend alors donner de lui-même :

Directeur littéraire d'éditions d'art domicilié 16, rue de la Gare à Bondy  
Bachelier [*sic*]  
Inscrit électeur de 1923 à 1927  
1 m. 77  
Cheveux bruns  
Vélocipédiste  
Possesseur du Brevet de conduite automobile [*sic*]  
Ajourné à un an  
Bon pour le service auxiliaire 2<sup>e</sup> partie 1923.<sup>9</sup>

---

<sup>7</sup> Le premier sur le chemin de la Fuite à Varennes où, on ne le sait guère, le roi est déjà reconnu par le maître des postes, bien avant Drouet à Sainte-Menehould.

<sup>8</sup> Lettre du 16, rue de la Gare, non datée, mais l'enveloppe porte le cachet de la poste, à un ami non identifié, sur papier à en-tête des Editions du Sagittaire. Nous sommes donc en 1921. Malraux est venu soigner une diphtérie sévère chez « les femmes Lamy ». Il est alors en convalescence et compte regagner bientôt « le Claridge ou le Lutétia ». « As-tu reçu mon bouquin ? », demande-t-il à son destinataire. Il doit s'agir de *Lunes en papier*. (In *En Aulnoy jadis*, SHRPA, Société historique du Raincy et du Pays d'Aulnoye, n° 8, 1979.)

<sup>9</sup> Service militaire dont il se fera exempter dans les casernes jaunes de Napoléon III à Strasbourg, en se faisant passer pour fou, avec la complicité tacite du médecin inspecteur. Il est alors avec Clara et nourrit d'autres projets, un voyage à Florence par exemple, leur « voyage de noces ».

Bel exemple, « signé Malraux », d'enchevêtrement du vrai et du faux. (Fernand Malraux s'amusa aussi beaucoup à se construire diverses identités auprès des services de l'état civil.)

Les activités de convalescent évoquées dans la lettre ci-dessus, la lecture et la peinture en particulier, il les pratique déjà à 11 ans, dans l'arrière-boutique de l'épicerie-confiserie spécialement aménagée pour lui, avec son camarade Robert Henry, son caporal à la section de boy-scouts qui vient d'être créée par le directeur de la Communale, l'école *Jules-Ferry*, comme il se doit. « Tous les jeudis, jours fériés et une partie des vacances, rapporte celui-ci, se trouvaient absorbés par nos essais picturaux, sous la surveillance discrète mais implacable de ces dames.»<sup>10</sup> On sait que Malraux a voulu être peintre avant d'être écrivain. Son camarade se destine, lui, à des études de dessinateur à l'école Bernard-Palissy de Paris. Le plus étonnant est le matériel que les femmes mettent à leur disposition. Henry Robert parle d'aquarelles, de fusains, de peintures à l'huile sur divers supports : bois, toile, faïence, porcelaine. Une belle bicyclette orange, offerte par Fernand Malraux à son fils, stationne dans la cour, qu'André prête volontiers à son ami pour se dégourdir les jambes. André enfin travaille tout en fredonnant des airs de *Manon* ou de *Werther* de Massenet qu'il est allé entendre à Paris avec son camarade. Détail qui ne peut que mettre en alerte : ces jeudis sont-ils vraiment ceux d'un petit garçon malheureux, chambré, qui « n'eut pas d'enfance », comme il le déclarera plus tard à Emmanuel d'Astier de La Vigerie ? Enfance d'un petit bourgeois du début du siècle, d'«un petit Monsieur », comme on disait à Bondy, qu'on ne laisse pas « traîner », autre terme d'époque, dans la rue considérée alors comme le lieu de tous les dangers. Les femmes le surprotègent et le pommadent sans doute à l'excès, sans pour autant le tenir à l'écart des jeux et des divertissements de son âge, voir l'album-photos où se succèdent *l'enfant au cerceau*, *l'écolier*, la croix épinglée sur son tablier (André joue le jeu de l'école, il est bon élève), *le mousquetaire de Mardi-Gras*, *le petit marin*, *le communiant*, *le scout*, avec déjà le chapeau du broussard, les knickers et la gourde, *le collégien* enfin. Habillé de neuf de pied en cap, une fois encore avec la tenue adéquate, le voici prêt à prendre, avec l'ami Chevasson, sans changer de trottoir, le chemin de la gare pour rejoindre la rue de Turbigo. 900 mètres environ, un

---

<sup>10</sup> *Le Bondynois*, n° 211, article du 19 décembre 1977.

bon quart d'heure de marche. Au bout, les bouquinistes, *Les Danseuses vertes de Degas*, le Musée de l'Homme, l'Indochine même. André ne sourit jamais sur aucune de ses photos. Ce n'est pas son genre. Il est grave et sérieux sur chacune, jamais emprunté, il donne l'impression de coïncider parfaitement avec le rôle dans lequel l'objectif le saisit. J'allais oublier le cliché avec son sous-lieutenant de père, la raie sur le côté impeccable, fier comme Artaban. On dirait qu'il pose aux côtés du général Joffre. Point de décorations pourtant à la vareuse du lieutenant Fernand Malraux « au patriotisme délirant » (*dixit* Clara) mais qui fera une guerre médiocre, sans citations, sans croix, sans blessures, jugé « sans aptitude au commandement par ses supérieurs ». Il accomplira presque toute la campagne dans des formations non combattantes. Mais Fernand Malraux porte beau, avec son képi sur ses yeux bleus et sa moustache aux crocs huilés, et puis il parle bien, en particulier des exploits guerriers des autres. Sans Fernand, « le char prisonnier de la fosse », ni Bolgako, ni *Les Noyers de l'Altenburg*, ne lésinons pas, n'auraient vu le jour. Les femmes Lamy, d'une certaine manière, l'ont fort bien compris, qui emmènent régulièrement le fils chez son père, et accueillent celui-ci, le cas échéant, rue de la Gare. Pourquoi douter, dans ces conditions, du témoignage de Chevasson, l'ami de toujours, convaincu que « de vivre choyé par trois femmes, André se trouvait plutôt bien », que « sa mère était une femme charmante », jugement confirmé par Clara. On aimerait en savoir davantage sur la figure de la grand-mère, cette Adriana Lamy-Romagna, d'origine italienne, grande, droite, à l'intelligence bien nourrie, qui, toujours selon Clara, ressemblait « à une régente de Franz Hals » et lisait Crevel à soixante-seize ans. C'est elle qui, couturière, et boulangère rentière, décide de reprendre un commerce à Bondy à la séparation des époux Malraux, elle encore qui fait prospérer la boutique et, comme la grand-mère du *Premier homme*<sup>11</sup>, gouverne d'une main de fer son microcosme. Reste qu'il y a de la petite bourgeoisie humiliée de n'être que ce qu'elle est, comme une fragilité dans cette raideur éperdue de dignité qui « ghettoïse » l'enfance. « Sort »-on jamais du milieu d'où l'on sort ?<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994.

<sup>12</sup> On raconte que, Malraux devenu célèbre, Cocteau et quelques snobs de son acabit faisaient de « l'Épicerie Malraux » (*sic*), à Bondy, un but de promenade. (Blog lechouandesvilles@gmail.com, juin 2013, article *Le dandy*.)

[Voir le site <<http://lechouandesvilles.over-blog.com/article-mes-elegants-andre-malraux-une-jeunesse-de-dandy-110719414.html>>, note 2, pages électroniques consultées le 20 novembre 2015. NDLR.]

Inimaginable, un « baiser du soir » à Bondy, qui n'est pas Illiers-Combray, il s'en faut. Pas avec une mère dont on sait qu'elle a la main leste et qu'elle reproche parfois à son enfant d'être laid<sup>13</sup>, encore moins avec une grand-mère « calviniste ». A l'évidence, la sensualité fait défaut 16, rue de la Gare.

Tous ces éléments, objectifs, vérifiés, ne fournissent pas pour autant « une vérité de l'être », comme l'appellent les scolastiques. Qu'en attendre de Malraux et de son incapacité à livrer l'intime, son mépris pour le « petit tas de secrets » où se réduit l'individu, son refus du passé « qui ne sait que vous tirer en arrière » (n'arrache-t-il pas chaque jour la page de son éphéméride ?), sa propension pathologique à travestir, à « truquer » dès qu'il s'agit de parler de soi<sup>14</sup> ? C'est qu'il lui faut la transposition de l'art, du « mensonge qui dit la vérité », le détour par la fiction, pour parvenir à l'exprimer.

L'éditeur des *Conquérants* dans l'édition de la Pléiade propose en note trois fragments extraits d'une première version du roman, deux ébauches sur un même thème de l'enfance du héros, où transparaît si indubitablement l'enfant de Bondy que nous avons choisi de les citer ici dans leur quasi intégralité.<sup>15</sup>

#### Premier fragment :

Signes de croix dont il avait pris l'habitude par piété et dont, lorsqu'il fut devenu athée, sa nervosité fit un tic.

Enfant d'une sensibilité extrême, mais toute nerveuse, il avait comme tous ceux qui vivent dans leurs rêves, horreur de la sensibilité de cœur. Le catholicisme était pour lui l'appel d'un monde supérieur à celui dans lequel il vivait ; la communion dans la douleur, l'attachement à l'être cloué sur une croix, ne le touchaient pas, il ne les concevait pas. Alors que sa foi l'invitait à l'abandon, l'idée de péchés commis sans cesse, malgré ses résolutions et ses promesses, le rattachait à lui-même, donnait une force exceptionnelle à ses actions quotidiennes. Il ignorait d'ailleurs le remords, et s'il souffrait de ses péchés, c'était par humiliation ou par compassion. Pécher, c'était ne pas tenir une promesse. Lorsque, deux ans après sa première communion (dont il attendait une

---

<sup>13</sup> Madeleine Malraux en témoigne et s'en scandalise encore. (Entretien avec l'auteur de cette étude).

<sup>14</sup> Clara Malraux fait une fois encore référence ici : « La mémoire d'André est infallible quant aux textes, mais quand il s'agit d'événements, il s'efforce, en vain d'ailleurs, de la plonger dans une bizarre léthargie ; serait-ce parce que, vraiment, il ne possède comme il me l'a un jour affirmé, « que des souvenirs d'humiliations » ? Et ceci encore : « Celui qui fut le compagnon le plus marquant de ma vie ne m'a, à aucun moment, fait le cadeau royal qui m'aurait permis d'avoir confiance en lui ». *Nos vingt ans*, *op.cit.*, p. 228-229 et 254.

<sup>15</sup> OC, t. I, p. 1055-1057. Leur consonance autobiographique trop manifeste a probablement conduit leur auteur à les écarter. Le « je » de la fin du deuxième fragment est explicite à cet égard. Ces textes sont seulement évoqués par Curtis Cate dans sa biographie de Malraux.

transformation et qui ne lui avait rien apporté) il se trouva dans un monde -études, amitiés, recherches- qui ne tenait aucun compte de la religion, lorsqu'il commença, non pas à douter, mais à sentir le sentiment religieux qui l'animait devenir, d'une chose nécessaire et générale comme la vie, une chose particulière, la notion de péché seule restée puissante en lui commença à se modifier : il lui semblait que ces péchés auxquels il se trouvait enchaîné n'étaient peut-être pas des faiblesses mais bien des victoires.

Deuxième fragment, à la ligne, immédiatement à la suite du précédent :

...Tout cela d'une façon trouble, profonde, laissant place parfois à l'idée d'une tentation, et ne l'empêchant pas encore de se défendre, à l'occasion, contre les légères difficultés qu'il rencontrait, par des signes de croix dont sa nervosité et ses anciens scrupules avaient lentement fait un tic. Je me souviens de ces bizarres signes de croix, où chacun voulait voir l'indice d'une piété malade...

Troisième fragment :

...c'était une atmosphère spéciale, un espoir de transformation, de révolution, qui le soutenait et alimentait ses rêveries.

La lecture de ces fragments élimine d'office la question d'une enfance noire, rose ou grise à Bondy. L'enfant y vit dans un monde parallèle, imaginaire, dont la religion catholique est l'un des pôles secrets. Son besoin obsessionnel de se signer, devenu maniaque, ne manifeste pas en réalité une piété exacerbée comme on le croit autour de lui, mais il est le geste magique qui lui permet de rester en contact avec « un monde supérieur », une supra-réalité qui le fait échapper à celle dans laquelle il évolue, et qu'il ressent comme « un appel ». Aucune dimension christique dans cet univers et, corrélativement, aucun sens du péché au sens où on l'entend en général, aucune expérience du remords. Pécher, c'est éprouver la conscience humiliante d'être perpétuellement relaps, c'est-à-dire infidèle à ses bonnes résolutions, mais par rapport... à soi-même. La religion que se forge le jeune Malraux ressemblerait donc plutôt à un culte de la volonté, de la puissance et de la fierté, quelque chose d'à la fois mystique et chevaleresque dont il serait la seule surhumaine puissance. L'échec en effet de la Communion solennelle, dont il attendait une conversion, inaugure en lui, avant la perte de la foi, bien qu'il restât longtemps « imprégné mais non pénétré de christianisme »<sup>16</sup>, une transformation du sentiment religieux. Au contact, vraisemblablement très nouveau pour lui, des incroyants, ses nouvelles fréquentations parisiennes (nous sommes à la

---

<sup>16</sup> Marcel Arland, voir OC, t. VI, p. 214.

charnière de deux mondes), elle s'inverse en satanisme, les péchés se commuant en « victoires », version luciférienne de la religion de l'enfance mise à mal qu'on retrouve chez Baudelaire, chez Rimbaud, voire chez Jean Genet.

Quant à l'hypersensibilité « nerveuse » évoquée au tout début de ces fragments, qu'il prend bien soin de découpler d'une détestable sentimentalité exacerbée qui la ferait appartenir au monde réel ordinaire, elle renvoie à l'hyperesthésie, cette hyperexcitabilité des cinq sens, cette intelligence émotionnelle et sensorielle à fleur de peau, extraordinairement subtile, des enfants « précoces ». Elle les plonge, toujours en décalage, dans un état d'inconfort permanent, d'où « l'espoir de transformation, de révolution » qui clôt ces fragments non utilisés des *Conquérants*. Leitmotiv malrucien encore repris dans *Les Voix du silence*, avec Wagner : « L'homme qui n'a pas été, dès son berceau, doté de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe n'arrivera jamais à la découverte du nouveau »<sup>17</sup>, tout aussi drastique, mais direct cette fois, lors de l'entretien avec d'Astier de La Vigerie d'août 1967 : « Bien avant seize ans, [je] voulais être un grand écrivain » ; « dans [m]es espoirs, le sentiment de la révolte l'emportait de loin sur une aspiration à la notoriété ». Révolte et besoin de puissance, comme celle de Garine donc, « tenace, constante », « indifférente aux systèmes » et dont il ne souhaitait alors « ni argent, ni considération, ni respect, rien qu'elle-même ».<sup>18</sup>

André va bientôt avoir douze ans ; nous sommes en juin 1913 ; il a passé son certificat d'études au Raincy, le chef-lieu de canton, et on le destine à l'école primaire supérieure de la rue de Turbigo, aujourd'hui lycée Turgot, à laquelle on accède par concours. Toujours attentives et diligentes, « les femmes Lamy » vont le mettre entre les mains d'une excellente institutrice de l'école communale, Paulette Thouvenin, pour le « chauffer ». Elle décrit « un garçon boudeur et taciturne, à la belle prestance, toujours bien habillé » et qui « se tient un peu à l'écart des autres élèves ». A Turbigo, ses professeurs le jugeront « sauvage », comme un enfant retranché qui vit dans son monde et ne pactise que juste ce qu'il faut avec le système.

---

<sup>17</sup> OC, t. IV, p. 559. Idée réaffirmée dans les marges du *Malraux par lui-même* de Gaëtan Picon (Seuil, 1953, p. 93), avec quelle vigueur encore : « C'est dans l'accusation de la vie que se trouve la dignité fondamentale de la pensée, et toute pensée qui justifie réellement l'univers est avilie dès qu'elle est autre chose qu'un espoir ».

<sup>18</sup> *Les Conquérants*, OC, t. I. p. 150.

Un lieu commun de ses nombreuses biographies veut que l'instruction strictement primaire de Malraux ait été une bénédiction : en lui épargnant le formatage du lycée et de l'université, à l'abri des circuits traditionnels, elle aurait permis à sa personnalité de s'épanouir plus à son aise et à sa curiosité et son inventivité naturelles de s'exercer en toute indépendance. Interprétation qui supposerait que l'empreinte des premières années d'école, la connaissance de la connaissance, compte pour peu de chose, point de vue réfuté par tous les spécialistes de la psychologie de l'enfance, et particulièrement irrecevable concernant l'époque où le jeune André commence sa scolarité. Il naît à la charnière de deux siècles et de deux guerres franco-allemandes, dans une bourgade coupée en deux par la route vers l'est, « la route d'Allemagne », pavée rudement comme une digue étroite un peu au-dessus des terres, ombrée d'arbres. Bondy a été occupé et en partie incendié par les Prussiens lors de « l'Automne terrible » de 1870, et au moment de la Déclaration de guerre de 1914, le Monument aux morts de 1870 n'est pas encore achevé. Habiter Bondy, c'est donc déjà faire trois pas en direction de l'Argonne, des Vosges, de Verdun. C'est dans cette ville meurtrie que l'enfant va s'éveiller à la conscience. Il va y recevoir un enseignement plus qu'« orienté », animé par un patriotisme cocardier et revanchard. La République est encore jeune quand le jeune Malraux entre à l'école primaire et le patriotisme l'emporte encore très largement sur les principes de 1789. Si Déroulède, l'homme de la revanche, précisément, et de la répression de la Commune, l'homme qui a mal à l'Alsace et la Lorraine, le fondateur de la Ligue des Patriotes en 1882, et l'initiateur d'une militarisation de l'école<sup>19</sup>, voit son influence décliner avec la chute du général Boulanger dont il avait fait la campagne, mais surtout en raison d'un complot contre la sûreté de l'Etat qui lui a valu dix ans de bannissement<sup>20</sup>, son magistère perdure. Ses *Chants du soldat*, ses *Marches et Sonneries*, son célèbre *Clairon* sonnait la charge, lointain écho du cor de Roncevaux, symbole du dévouement militaire (« C'est la plus haute manifestation de l'héroïsme dans les combats. Il n'y a pas de théorie de la charge. Il suffit d'avoir fait le sacrifice de sa vie », lit-on au début d'un ouvrage pour distribution de prix), resteront un bon demi-siècle

---

<sup>19</sup> Il sera aussi le fondateur des Bataillons scolaires auxquels le gouvernement mettra fin en 1892. Ceux-ci étaient assortis de sociétés de Tir à l'intention des jeunes, dont l'une vit le jour à Bondy l'année même de la fondation de la Ligue des patriotes.

<sup>20</sup> Amnistié en 1905, il rentrera en France de son exil espagnol et se consacrera exclusivement à la présidence de la Ligue des Patriotes ressuscitée. Il mourra en 1914 et ses amis planteront sur sa tombe le premier poteau frontière abattu.

dans les manuels scolaires. Le jeune Malraux apprend en outre l'histoire dans le fameux petit manuel de Lavis, *L'Histoire de France du Cours élémentaire*, avec lequel la III<sup>e</sup> République a chargé l'auteur de « régénérer » l'ensemble du système scolaire et universitaire. Petits chapitres avec saynètes imagées en en-tête, gravures sommairement légendées, « récupération » des grandes figures guerrières du moyen âge, Jeanne d'Arc ou Du Guesclin, gravés en armure et en action, part belle faite à une Révolution française, elle aussi idéalisée et prudemment amputée de la Terreur. Un ouvrage d'où naîtra une véritable culture historique populaire en France... véhiculée par des clichés, une sorte de « roman national ». <sup>21</sup> Faut-il citer l'incipit de la préface de la première édition ? « Un rôle considérable appartient à l'histoire dans l'éducation nationale : c'est elle qui doit cultiver dans les âmes le patriotisme ; car le patriotisme, pour porter des fruits, a besoin de culture. Enfant, tu dois aimer la France parce que la Nature l'a faite belle, et parce que l'Histoire l'a faite grande ». Lavis, précepteur du Prince impérial, n'a pas « digéré » la défaite de 70. Il n'a pas tardé à se rendre outre-Rhin pour étudier le système universitaire de l'Allemagne victorieuse, dont il fera sa thèse, et les origines de la Prusse, sa spécialité. Ajoutons que, dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les écoles françaises ont été équipées de cartes murales, celles de Paul Vidal-de-la-Blache, diffusées par Armand Colin, ou de Jean Brunhes par Hatier. Sur celle que l'on a suspendue au tableau de la classe de certificat d'études de l'institut privé Dugand où étudie André, comme dans bien d'autres communales du reste, et que les élèves ont à longueur de journée devant les yeux, l'Alsace et la Lorraine ont été hachurées. Plus surprenants, les textes de dictée du certificat d'études primaires. Nous en proposons ici deux exemples, de 1904 et de 1911, tirés de *L'Echo du Raincy* : c'est au chef-lieu de canton que les petits Bondynois passaient leur examen. On peut raisonnablement imaginer que leur instituteur les ait proposés ensuite à leurs élèves pour les entraîner :

Certificat d'études 1904

Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la Patrie ? C'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé. Cette campagne que tu vois, ces enfants qui passent en riant, c'est la Patrie.

La petite chambre où tu as vu ta mère, les souvenirs qu'elle a laissés, la terre où elle repose, c'est la Patrie. Tu la vois, tu la respirez partout.

---

<sup>21</sup> Voir la revue *Le Débat*, 2013, n° 175 : « Difficile enseignement de l'histoire ».

Figure-toi tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout cela sous un seul nom et ce nom sera la patrie !

Emile Souvestre

Certificat d'études 1911

Ce que dit le drapeau

J'ai racheté ces conquêtes qu'on me reproche ! Si j'ai aimé la gloire, j'ai aimé aussi la justice. Pour le seul amour d'elle, j'ai abrité de mes plis des causes justes qui, sans moi, succombaient ; j'ai protégé les faibles ; j'ai combattu sans réclamer de salaire, pour l'indépendance des peuples opprimés ; j'ai aidé les Américains et les Grecs, les Belges et les Italiens à s'affranchir. Que ceux-là parmi eux l'oublient qui ont la mémoire courte, peu importe ! J'ai bien mérité de l'humanité, j'ai conquis mais j'ai délivré. »

Ainsi le drapeau résume, en un symbole très clair, les plus nobles pages de l'histoire de France. Il rappelle la grandeur du rôle qu'elle a joué dans le monde, ses triomphes et ses revers, des gloires et des désastres très également inoubliables, des services généreusement rendus par notre pays à la cause de l'émancipation des peuples. Il nous parle d'honneur, de courage, d'abnégation, de mépris de la mort, de toutes les mâles vertus enfin qui trempaient les âmes des innombrables Français tombés pour sa défense.

Et c'est pour cela que, lorsque le régiment passe, tous les enfants doivent se découvrir pieusement devant le drapeau.

Georges Duruy

La dictée de 1913, intitulée « L'éloge de l'aiguille », d'André Theuriet, paraît bien terne et fade à côté. Ce fut celle du jeune André. La bonne mère laborieuse confectionne les vêtements de la famille grâce au travail de l'industrie française, incarnée par le père. Le patriotisme en est, en apparence, plus discret et plus feutré et la rhétorique patriotique ronflante habituelle, absente. Le texte exprime en réalité, sur un mode sentimental et bien-pensant, « pétainiste », dirions-nous aujourd'hui, la même idéologie du service à la France. La même industrie qui fournit l'acier des armes de guerre produit aussi les aiguilles à coudre qui impliquent les femmes. Les enfants bien vêtus feront les soldats en bonne santé qui pourront faire don de leur corps à la patrie. Un thème cher à Déroulède, celui de « la mère française » qui, dans un discours de 1882 au Raincy, s'adresse ainsi aux femmes : « Mesdames, envoyez-nous vos maris et vos fils. Ah ! Nous savons qu'au départ du soldat, c'est votre sang qui coule, nous savons que c'est votre sacrifice qui est le plus cruel, que ce sont vos blessures qui sont les plus déchirantes, car c'est toujours au cœur que vous êtes frappées. Mais souvenez-vous

aussi que c'est la femme qui, par sa générosité constitue le lien de la famille ». La dictée en question fut pourtant pointée du doigt par les autorités compétentes qui accusèrent de « laisser-aller » la commission chargée du choix des sujets, en orthographe comme en histoire d'ailleurs, dès la parution des résultats.<sup>22</sup> Les remontrances sont suivies d'effet car l'épreuve d'orthographe de l'année suivante, celle de 1914, une prosopopée que nous reproduisons, présente tout le caractère martial requis qui semblait faire défaut à la précédente :

#### Le Soldat

Jeunes gens, c'est l'homme auquel la Patrie a confié la mission sacrée de veiller sur son honneur et de garantir son indépendance.

En lui donnant l'uniforme et le fusil, elle lui a dit :

Prends cet équipement, prends ces armes, désormais souviens-toi que tu te consacres à mon service, que tu deviens mon défenseur et que je compte sur toi. Rends-toi digne de la confiance que je te témoigne. La tâche que je t'impose est si noble que de nobles cœurs peuvent s'en acquitter. Si modeste que paraisse ton rôle, tu es l'homme utile par excellence de la nation. Tandis que tu t'habitues au maniement des armes, que tu t'assouplis à l'obéissance, le pays, grâce à toi qui veilles sur lui, peut se livrer entièrement aux travaux de la paix. Si tu n'étais pas là, toi et tes camarades, le commerce et l'industrie qui font la richesse d'un peuple manqueraient de la sécurité sans laquelle il ne saurait se développer. Sois donc fier de ta mission.

L'absence totale de contenu littéraire de ces textes surprend, surtout si l'on considère le rôle que prendra ensuite la dictée, dans les épreuves du brevet des collèges notamment, où elle est d'abord un texte d'auteur, « un morceau choisi » destiné à la fois à éveiller la sensibilité littéraire et à étudier les propriétés linguistiques du discours. Force est de constater qu'entre 1870 et la fin de la guerre de 1914, l'enseignement primaire du français est entièrement confisqué par la propagande. Il n'est absolument pas sûr qu'un enfant de onze ans, fût-il André Malraux, dans le petit milieu confiné mais aussi rudoyé par la guerre où il vivait, en ait pris conscience.

Heureusement le jeune André dispose de la bibliothèque Populaire (libre) de Bondy, rue Saint-Denis, sur le chemin de l'école, créée en 1878 par ce Jean Macé, d'origine ouvrière, promoteur de la Ligue de l'Enseignement, farouche républicain, chrétien et franc-maçon, que la Guerre de 70 a chassé de sa province natale, l'Alsace. Animé de l'esprit des « Quarantuitards », élever à l'instruction et développer la lecture

---

<sup>22</sup> Article de *L'Echo du Raincy* intitulé « Certificat d'Etudes », de juin 1913.

(« A quoi servira au peuple de savoir lire s'il n'a rien à lire ? Le complément de l'école primaire, c'est la bibliothèque populaire<sup>23</sup> ») sont pour lui des devoirs qu'il n'hésite pas à qualifier de « religieux ». C'est évidemment à cette bibliothèque que Malraux doit d'abord son immense culture d'enfant. On cite toujours Dumas et ses *Trois Mousquetaires*, il faudrait aussi en citer *Georges*, et puis Balzac, Hugo, qui fait parvenir à la bibliothèque un exemplaire dédicacé de *L'Art d'être grand-père*, Michelet, *Les Paroles d'un croyant* de Lamennais, Walter Scott, deux Shakespeare, *Macbeth* et *Jules César*, Goethe, les tragiques français, mais aussi les romanciers à la mode bien oubliés aujourd'hui que sont Edmond About, Henry Murger ou Paul de Koch, et dans une moindre mesure Hector Malot. Un examen attentif du fonds montre aussi la part importante concédée aux ouvrages des auteurs alsaciens, comme Erckmann-Chatrion (Chatrion a été maire du Raincy en 1878), dix volumes aux énormes tirages (Hetzl, l'éditeur de Jules Verne est aussi le leur !) ou pro-alsaciens, Alphonse Daudet et ses *Contes du Lundi*, dont *La dernière classe* tire les larmes, et, peut-être le *must* de la littérature pour les jeunes du début du XX<sup>e</sup> siècle, *Le Tour de France de deux enfants*, de Bruno, sous-titré *Devoir et Patrie* qui, sur quatre cents pages, n'en contient pas moins de vingt-cinq consacrées à l'Alsace. La bibliothèque de « la libre pensée » de Bondy est donc loin d'échapper elle aussi, comme on voit, à la propagande « anti-boche ». Malraux est alors encore un enfant : signalons aussi qu'il se fournit là également en illustrés (« Qu'est-ce qu'il pouvait dévorer comme illustrés ! », s'exclame à son propos son camarade Henry Robert), *L'Epatant*, *L'Intrépide*, et même *La Semaine de Suzette*.

Malraux gardera longtemps une tendresse particulière pour cet établissement qui fermera ses portes en 1929 (elle aura vécu un demi-siècle) et viendra encore, en 1919, après les désordres de la guerre, alors qu'il se proclame pompeusement directeur littéraire aux Editions du Sagittaire, aider « le père Jésus », le bibliothécaire, à remettre de l'ordre dans les rayons.

Le 28 juin 1914, un an presque exactement après le succès d'André aux épreuves du Certificat, survient l'attentat de Sarajevo. *L'Echo du Raincy* titre son édito :

---

<sup>23</sup> *Courrier du Bas-Rhin* du 25 avril 1862.

## LA GUERRE

La guerre est commencée.

Bravant l'Europe, l'Allemagne l'a inaugurée par l'assassinat.

La Triple-Entente aura raison des Barbares.

[...] Saluons avec eux (les députés à la Chambre et au Sénat) notre vaillante jeunesse, qui marche avec un cœur d'airain à la frontière.

N'allons pas nous imaginer que le style de cet article relève d'une presse locale ampoulée. Il reflète l'atmosphère d'épopée générale du début de la guerre. « L'essentiel n'est pas de vaincre mais de se bien battre », écrit Péguy.<sup>24</sup> Lorsque débute le conflit, existe en France « une culture de la guerre de 14 » d'une violence inouïe. Maurice Genevoix parle d'« une odeur de l'Allemand ». La France est un peuple « dégénéré » pour les Allemands ; l'Allemagne est « barbare » pour les Français dont l'enjeu du combat est civilisationnel. Pour tous, cette dernière guerre, « la der des ders », en extirpant la puissance prédatrice du pangermanisme, va définitivement restituer à l'humanité sa dignité et ses droits. Il n'est pas exagéré de penser qu'il y a une « eschatologie de la Grande Guerre ».<sup>25</sup>

« Ce qui nous distinguait de nos maîtres, c'était la présence de l'histoire. Pour eux, il ne s'était rien passé. Nous, nous naissions au cœur de l'histoire qui a traversé notre champ comme un char... ». Déclaration de Malraux à Jean Lacouture lors d'un entretien à Verrières-le-Buisson à l'été 1972 qui fait écho à la phrase des *Antimémoires* : « Ma première aube, c'était celle du 4 août 1914 ».<sup>26</sup> De fait, l'enfant qui va avoir bientôt 13 ans vit de près les événements militaires. Le général Maunoury a installé son quartier général dans la mairie du Raincy. Comme le confirme son ami Chevasson, les enfants ont entendu, de chez eux, dans la nuit du 7 au 8 septembre, sur la route d'Allemagne toute proche bordant le canal de l'Ourcq, les légendaires « taxis de la Marne » du général Gallieni partis de Gagny et transportant l'unité d'infanterie destinée

---

<sup>24</sup> Cité par Michel Laval dans son ouvrage « Tué à l'ennemi ». *La dernière guerre de Charles Péguy*. Calmann-Lévy éditeur, 2013.

<sup>25</sup> Voir aussi à ce sujet les travaux de Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, dont *14-18, retrouver la guerre*. Gallimard, 2000.

<sup>26</sup> OC, t. III, p. 273.

à enfoncer à Dammartin l'aile droite du général Von Kluck. Ils ont entendu le bruit des canons de la bataille de la Marne entre Nanteuil-le-Haudouin et Meaux. Ils ont vu arriver, de Reims et de Meaux, à pied ou en charrette, des réfugiés hébétés de détresse. Dans le train qui mène les enfants à la gare de l'Est, la gare des départs vers le front, à Noisy, à Pantin, ils découvrent les quais surchargés de troupes. A quinze ans, André montre à ses copains ses premiers poèmes et leur confie en même temps « qu'il aurait voulu faire la guerre » : le sang ou l'encre, déjà, ou les deux, l'obsessionnel dilemme de l'intellectuel en débat, quelques années plus tard, avec Drieu.

A Paris, si le jeune Malraux jette sa gourme en donnant rendez-vous à ses copains à « La Chope de l'Est », en faisant les bouquinistes, en fréquentant le Louvre, ou Guimet, dont, faute de charbon, on ferme les portes sans prévenir les visiteurs, il découvre aussi, on ne le dit pas assez, le cinéma, Charlot, mais aussi le nationalisme cocardier des films de propagande.<sup>27</sup> Paris à quatorze ans, c'est donc pour Malraux la révélation de l'art sur fond d'horreur, comme si la mort sous ses espèces les plus horribles venait doubler « les grandes vacances » à quoi se résume la guerre pour le cynique prodige du *Diable au corps*.<sup>28</sup> Très vite, la vision des amputés, des aveugles, des « gueules cassées », des gazés.

**« En 1914, on avait conduit les élèves de ma classe aux champs de la Marne, quelques jours après la bataille. A midi, on nous distribua du pain que nous jetâmes épouvantés, parce que le vent le couvrait de la cendre légère des morts. »**<sup>29</sup>

Une fois encore, c'est l'art qui métabolise et livre l'expression intime du vécu. Le narrateur des *Antimémoires* évoque « un souvenir d'enfance » touchant à la guerre de 14. Le ton est d'abord celui de l'anecdote réduite aux éléments les plus indispensables à

---

<sup>27</sup> Quelques titres : *L'angélus de la victoire* (1915), *Des canons, des munitions* (1916), *L'Alsace attendait* (1917), *L'Angélus du front* (1918).

<sup>28</sup> « Que ceux qui déjà m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances ». Fin du premier paragraphe du premier chapitre du *Diable au corps* de Radiguet (18 juin 1903 - 12 décembre 1923), un peu plus jeune que Malraux. Il a 12 ans au moment de la déclaration de la guerre.

<sup>29</sup> OC, t. III, p. 197. Précisons que le récit de cet épisode est comme « enchâssé » dans l'évocation de Bénarès, des « feux toujours renouvelés des bûchers, et [des] piles de bois des crémations ».

sa compréhension, de manière à en fixer simplement le cadre, sans détails superflus. La date et la localisation en sont imprécises, les acteurs anonymes, un instituteur sans nul doute mais seulement désigné par un pronom indéfini, et sa classe, dont il n'est même pas clair que le narrateur en ait fait partie. La phrase suivante enchaîne sur le même mode, banal et factuel, à ceci près qu'elle intègre le narrateur au groupe. Tout bascule dans l'horreur à *midi*, avec la distribution du pain. La phrase, binaire (deux fois quinze syllabes), conjugue l'épouvante et la mort, tandis que sa chute, musicale (fluidité des sonorités, mélancolie de l'imparfait, étirement du rythme), s'achève sur l'irruption de la cendre des « soldats inconnus ».

Il est difficilement imaginable qu'un instituteur ait emmené sa classe, aux lendemains de la Bataille de l'Ourcq, en septembre 14, sur les poignants plateaux de Villeroy et de Charny, à une vingtaine de kilomètres de Bondy.<sup>30</sup> A cette époque en outre, le jeune André est sorti, depuis peu, mais sorti du cursus primaire. Il est alors en cours particulier avec Paulette Thouvenin. Véridique toutefois, *L'Echo du Raincy* de septembre 14 en fait foi, que le carnage y fut si terrible qu'on n'eut pas le temps d'enterrer tous les morts et que les cadavres entassés furent brûlés après avoir été arrosés d'essence. Il n'est nullement invraisemblable que l'enfant l'ait su en temps réel même. Bondy, c'est donc aussi, à la fin de l'enfance, cette prise de conscience des horreurs de la guerre et de la mort par un enfant hypersensible. D'où cette déclaration encore à Jean Lacouture : « On naissait avec des tués ». L'usage à nouveau d'un collectif, cet « on » équivalant à un « nous », réaffirme également sa volonté de peindre l'entrée dans la vie d'une génération. Comment ne pas y déceler aussi l'une des sources de l'obsession de la mort chez Malraux, une obsession qu'il ne séparait jamais dans ses méditations d'alors, aux dires de Marcel Arland, l'ami le plus proche de cette saison de l'écrivain, de celle de la souffrance. Compassion, tendresse et pitié, magie de l'art, imprègnent en effet la belle phrase des *Antimémoires*, sans que leur auteur ait eu besoin d'avoir recours à leurs mots exprès pour en communiquer le sentiment. Le général de Gaulle, dans *Les Chênes qu'on abat...*, est aussi présenté comme l'homme que « [s]a

---

<sup>30</sup> C'est à Montyon-Villeroy, au nord de Meaux, que Charles Péguy a été « tué à l'ennemi », la veille de la Bataille de l'Ourcq, le 5 septembre 1914.

pitié pour la France, la pitié à cause de la Guerre de 14 »<sup>31</sup>, avait conduit à réunir les forces de sa libération.

Par une alchimie tout intérieure, et pas seulement par un renversement rhétorique, voici que la mort sacrificielle des hommes sans visage des champs de la Marne fait d'eux « la figure de la France ». Qu'on ne s'étonne pas maintenant, comme Jean Lacouture et bien d'autres, que Malraux ait pu rédiger à vingt-deux ans une notice élogieuse en préface à *Mademoiselle Monk* de Charles Maurras.<sup>32</sup> Il voudra faire croire ensuite qu'il s'agissait d'« un travail de commande », assertion démentie par Florent Fels lui-même qui parle d'« une décision personnelle ». La préface ne parle jamais du contenu du livre dont il n'est même pas sûr qu'il l'ait lu ; il suffisait qu'il eût été écrit par un maître de l'intelligentsia française pénétré de l'amour de la France.<sup>33</sup>

Après la guerre, sa campagne d'Alsace et son allégeance à de Gaulle, « un homme possédé par la France », « le premier chef que, depuis combien d'années, la France se soit donné sans avoir envie d'en rire »<sup>34</sup>, les discours du *Rassemblement*, organe de la propagande gaulliste qu'il anime, conjuguent à l'envi ces thèmes du patriotisme et de la mort, tantôt avec un lyrisme à l'image de la prose poétique d'un Chateaubriand : « Les notes de la sonnerie « Aux morts », qui semblaient descendre, avec les lentes et solennelles nappes de pluie, vers Paris étendu au pied du Mont Valérien, sont de celles qui suggèrent avec le plus de force l'écoulement des choses. » (discours du 18 juin 1948), tantôt en empruntant au fond commun de Déroulède et du Barrès nationaliste<sup>35</sup>, toute une brocante historico-littéraire hantée par une exaltation hystérique de la France. On n'en finirait pas de recenser ses occurrences, jusqu'à vingt dans un seul discours du *Rassemblement*, seule ou enchâssée dans des syntagmes ou des périodes « d'époque » : « l'âme vacillante de la France » ou « l'honneur disparu de la France » « ce grand corps de la France qui tâtonne dans l'ombre », « la France semblable à ces grandes statues de

---

<sup>31</sup> OC, t. III, p. 590.

<sup>32</sup> Dans la collection « Les Contemporains », chez Florent Fels dont Malraux était le Directeur artistique et littéraire. (Voir plus haut).

<sup>33</sup> Après la seconde guerre, Malraux se prononcera pour la révision du procès de Maurras. (Voir « Au nom de quoi ne réviserait-on pas ? », OC, t. VI, p. 372-373.)

<sup>34</sup> Discours de Malraux : *A ses compagnons de Résistance*, OC, t. VI, p. 340.

<sup>35</sup> Nous ne parlons évidemment pas ici de Barrès « à son meilleur » (Voir à cet égard le bel article de Mona Ozouf dans *La Cause des livres* sur un Barrès « double »). « Pour notre génération, c'était le plus grand écrivain », disait Malraux de lui. Dès 1940, de son côté, Camus remarquait : « On peut dire sans doute qu'entre Barrès, Montherlant et Malraux la filiation est sensible. » (Voir OC, t. VI, note p. 1223.)

fer enfouies après le passage des conquérants antiques », « secouer la France somnambule pour lui rendre son âme », etc.

Le discours du 19 décembre 1964 pour le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon reprend, d'une certaine manière, et transcende tous les autres. Sa charge émotive les dépasse tous, peut-être parce « la pauvre face informe du dernier jour », devenue « le visage de la France » s'en vient rejoindre, par-delà les résistants tués veillés par « les femmes noires de Corrèze », « ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé », les mortes des fours crématoires de Ravensbrück, les cendres du « roi supplicié des ombres », celles des sacrifiés anonymes saupoudrant les tartines du petit garçon de Bondy. « L'enfance décide », dit le Sartre des *Mots*.

*Juillet 2013*